



Michel SCHNEIDER

Michel Schneider a de nombreuses cordes à son arc. Il est écrivain, critique littéraire, psychanalyste, haut fonctionnaire (Conseiller maître à la Cour des comptes, il a été aussi Directeur de la musique et de la danse au ministère de la Culture de 1988 à 1991). Ses ouvrages empruntent à la biographie, à la fiction, à la psychanalyse, à l'histoire littéraire, à la réflexion politique et philosophique. Pour la musique, il faut lire de lui *Glenn Gould, piano solo* (Gallimard, 1988), *Prima donna, opéra et inconscient* (Odile Jacob, 2001), *Schumann, les voies intérieures* (Gallimard Découvertes, 2005), *Musiques de nuit* (Odile Jacob, 2001), *Prima donna, opéra et inconscient* (Odile Jacob, 2001), *La tombée du jour, Schumann* (Points essais, 2005). Le domaine littéraire est exploré dans *Baudelaire, les années profondes* (Seuil, 1995) *Maman* (Gallimard, 1999), réflexion sur la relation complexe de Proust à sa mère, et dans *Morts imaginaires* (Gallimard 2003). Pour ce livre, qui raconte les morts imaginaires d'écrivains réels, il a reçu le **Prix Médicis de l'essai**. En 2006, après avoir été en finale de tous les grands prix littéraires de l'année, son *Marilyn dernières séances*, roman biographique sur Marilyn Monroe (Grasset), a été couronné par le **Prix Interallié**. Parmi d'autres ouvrages de Michel Schneider, on peut encore citer *La comédie de la culture* (Seuil, 1993), *Big mother : psychologie de la vie politique* (Odile Jacob, 2002), *La confusion des sexes* (Flammarion, 2007), *Lacan, les années fauves*, (PUF, 2010).

Michel Schneider prononcera l'allocution d'ouverture

Si nos livres ont le pouvoir de nous dire que nous sommes vivants, ils sont aussi pour l'écrivain le lieu où il rêve de ne plus être. Mourir dans ses livres, mourir de ses livres, n'est-ce pas, plus que celui de l'immortalité, le rêve de tout auteur ?

A travers le destin de quelques écrivains, je retracerai les liens entre écrire et mourir. Comme philosophe n'est pas apprendre à mourir, mais apprendre à vivre, écrire n'est pas écrire pour la mort, mais contre la mort. « Tout contre », comme le disait Sacha Guitry des femmes, mais contre, résolument, insolemment, avec la joie de la faire attendre un peu, à coups de mots, de phrases, de livres.

Proust parle quelque part de la frivolité des mourants, ce regain de légèreté, cette ultime flambée de vie quand le corps va lâcher et libérer l'âme voyageuse qu'est notre vie, portant un peu plus loin sa peine, comme ces bagages d'autrefois, constellés d'étiquettes de grands hôtels ou de croisières. Ecrire est cette frivolité. On écrit pour que les morts restent bien morts, mais vivent en nous, non comme des ombres errantes, mais comme des évocations de nos passages collées sur la valise de nos recommencements. Ils seront en nous. Un peu, beaucoup, passionnément, ceux que nous avons aimés, et couchés sur le papier, mais ils ne seront pas nous.

Souvent, je récris pour moi le vers de Baudelaire : « Ah ! que le monde est grand à la clarté des livres. »

Michel Schneider